

CULTURE/ SCÈNES

LIBÉ WEEK-END

Retrouvez nos rendez-vous culture hebdomadaires **Images, Musique et Livres**, avec notamment au menu : un compte rendu de la 27^e édition de Visa pour l'image, à Perpignan, la critique de la nouvelle série *Wayward Pines*, première incursion à la télé du cinéaste M. Night Shyamalan, et un reportage à La Nouvelle-Orléans, où la politique municipale de gentrification se fait au détriment des musiciens.

THÉÂTRE

Pirandello, les portes de l'au-delà



Accueillie dans sa villa par un mage, une troupe de comédiens passe une nuit hallucinée peuplée de fantômes. PHOTO ELIZABETH CARCOCHIO

À la Colline, Stéphane Braunschweig rend compte avec précision et tact des énigmes posées par «les Géants de la montagne», sans doute la plus belle pièce du dramaturge sicilien.

«**D**e l'autre côté du pont, nous filmes *fantômes*.» Cette phrase, extraite de *Nosferatu* de Murnau et qui ravissait le surréaliste André Breton, pourrait servir de sésame à qui veut pénétrer dans l'univers complexe – tant la fiction ne cesse de s'y plonger, de mises en abyme en jeux de miroirs – élaboré par Pirandello dans *les Géants de la montagne*. Certes, il n'y a pas de vampiredello, mais elle abonde en phénomènes étranges, pour

ne pas dire paranormaux.

Surtout, elle se situe à la lisière de plusieurs mondes, dans un espace intermédiaire figuré par la villa d'un certain Cotrone, en qui l'on peut légitimement voir un Prospero en mode mineur.

Marginaux. La comparaison, dont il ne faut pas abuser, avec *la Tempête* de Shakespeare tient à ce que les deux pièces n'ont pas seulement en commun ce personnage de mage, et que ce sont aussi des testaments, des œuvres ultimes. Pirandello

n'a plus écrit de théâtre après *les Géants de la montagne*, œuvre inachevée qu'il avait laissée de côté et que sa mort, le 10 décembre 1936, d'une pneumonie ne lui a pas permis de terminer.

L'intrigue comme les personnages semblent à première vue pâtir d'un décevant manque de consistance, jusqu'à ce que l'on comprenne que c'est justement sur cette délicate ligne de floutaison entre ce qui est et ce qui n'est pas que se situe leur «réalité». On a, d'un côté, une troupe de comédiens emmenée par Ilse, une «comtesse» d'opérette rejetée de partout après l'insuccès des représentations de *la Fable de l'enfant échangé*, pièce d'un poète suicidé qu'elle a «*idéalement aimé*». De l'autre, les «*pois-*

sards», des marginaux hirsutes en costumes bariolés qui vivent loin du monde dans la montagne autour de Cotrone, le magicien qui les héberge dans sa villa.

Onirisme. La pièce commence quand les comédiens débarquent dans la villa où Cotrone les accueille de bon cœur et leur suggère d'y représenter leur spectacle entre eux, sans souci du public. Ils vont faire connaissance avec les personnages étranges qui gravitent autour de lui, et passer une nuit hallucinée dans la villa, «autre monde» fantastique dans lequel vivants et morts cohabitent, comme dans un espace intermédiaire entre l'ici-bas et l'au-delà.

Trois ans après avoir monté

Six *Personnages en quête d'auteur*, Stéphane Braunschweig revient donc à Pirandello avec une pièce dont l'abord est loin d'être évident. L'aspect à la fois limpide et opaque du texte requiert de la part de celui qui s'y attache un doigté peu commun : il se désintègre au moindre faux pas. L'une des difficultés posées par l'écriture de Pirandello, c'est qu'elle continue de façon paradoxale naturalisme et onirisme, réalité et fiction, jouant systématiquement sur la limite imprécise entre vrai et faux, en insistant tout particulièrement sur la force de l'imagination ou, comme le dit Cotrone, de la «*vérité inventée*».

Il y parvient notamment grâce à la distribution, finement choisie, qui réunit

Claude Duparfait (Cotrone) et Dominique Reymond (Ilse). La présence de l'auteur et sa capacité à faire exister son personnage demandent chez Pirandello un effort hors du commun, dans la mesure où ce théâtre ne cesse de poser la question de l'identité. Que font les comédiens sinon «*donner corps aux fantômes*», dit Cotrone. Lui-même a définitivement opté pour les pouvoirs de l'illusion, même s'il se garde d'employer ce mot, préférant dire : «*J'invente la vérité*.» Il s'exprime par l'exemple : il pousse un cri et les murs de la villa s'enflamment. Il dit «*noir*» et la scène est plongée dans l'obscurité. Les marginaux qui vivent avec lui sont à la fois eux-mêmes et autres – surtout ils ne font pas la différence entre un comédien et le personnage qu'il interprète. L'imagination peut tout, qu'importe la folie, semble dire Cotrone.

Fuite. Conçue par Braunschweig, qui signe toujours les scénographies de ses spectacles, la villa évoque le fronton d'un théâtre, mais aussi une porte, un seuil qu'il suffit de passer pour se retrouver au royaume de l'imagination. Le fait que ce soit précisément à l'acteur de la villa que les acteurs représenteraient finalement leur pièce, tandis que de l'autre côté de la montagne se fait entendre la «*catavalcade sauvage des géants*» laisse planer le doute sur la suite de ce texte inachevé. Entre la fuite du réel dans un autre monde fantasque – et pas forcément rassurant – et une réalité rugueuse à étrenindre, Luigi Pirandello n'a pas trouvé comment choisir. La mort a décidé à sa place.

HUGUES LE TANNÉUR

LES GÉANTS DE LA MONTAGNE

de LUIGI PIRANDELLO

m.s. Stéphane Braunschweig, La Colline, 75020, jusqu'au 16 octobre. Rens. : www.colline.fr